

Jean de La Varende

Réminiscences

Présence de La Varende 2019

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
25, rue Violet
75015 PARIS
a été tirée à :

25 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 25
et réservés aux membres donateurs,

70 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 70 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

235 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 235

EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

LA VARENDE

Réminiscences

PRESENCE DE LA VARENDE
MMXIX

Nez-de-Cuir, les auteurs et leur livre (fin)

Quelques précisions sur *Nez-de-Cuir*. Il est difficile que je vous en parle froidement, véridiquement. Il me faut changer certaines choses, car, s'il est mon parent très proche, il ne m'appartient pas, à moi seul. Nez-de-Cuir était le beau-frère de mon arrière-grand-père. Il fut incontestablement le petit roi de son pays. Avec une prestance assez étonnante, plus d'un mètre quatre-vingts, il avait la souplesse et l'agilité des hommes de taille moyenne. Des traits fort beaux, très réguliers. Les époques, vous ne l'ignorez pas, ont eu de très curieuses correspondances. Il est certain, par exemple, que le temps de la Révolution et de l'Empire a créé un type antique.

L'oncle tenait de l'Apollon et de l'Antinoüs. Il était aussi doué d'un tempérament presque insolent. Il suivit l'Empereur comme tant de petits et grands gentilshommes. Il s'est battu, bien battu : la folie de l'épée ! Incorporez le hobereau, et il se cogne en oubliant tous les principes, toute politique. Il est tombé en Champagne ; la figure tranchée. Nous avons encore le sabre ou l'analogue, la grande lame cosaque. Ce sont les gens de son terroir, qui, véritablement, comme dans le livre, l'ont ramené, et c'est un médecin normand qui l'a sauvé.

Bien, mais, tout de suite, il a eu son inquiétude, et atroce : son visage. Allait-il pouvoir reprendre le cours de ses habitudes ? Allait-il pouvoir faire repartir le flot d'amour qui l'entraînait ? Ce fut pendant quelque temps une telle souffrance qu'il disparut, qu'il crut nécessaire de se dérober, de tâcher de rester dans la

nuit. Puis arrivèrent les masques, les possibilités offertes par les masques. La façon dont un masque pouvait ajouter à la puissance et au mystère... Je n'ai su, dis-je, que difficilement, parce que, si j'avais décidé en mon âme d'écrire deux grandes vies, celle de l'oncle et celle de Guillaume le Conquérant, je comprenais, pour le second, toute l'érudition possible, mais pour le premier, je ne voulais que ce qui avait d'abord été dans les coeurs et les mémoires. Je ne voulais pas faire de l'érudition avec un homme si vivant encore, de telle sorte que j'ai demandé, seulement à la légende, des souvenirs et des faits. Tenez, j'aime mieux vous le dire ; je ne sais pas quelle fut la date de naissance du grand-oncle. Je ne sais que la date de sa mort, que j'ai postdatée de dix ans.

Ceux qui m'ont renseigné l'avaient aimé ou haï.

Certes le meilleur des informateurs aura été un certain cousin de Sémerville qui l'avait détesté, et je crois pour l'avoir jalousé, malgré la vieillesse du Nez-de-Cuir, pour avoir été débouté. C'est par lui que j'ai senti le prestige masculin de l'oncle Achille. Le marquis de Mauduit-Sémerville se souvenait d'échecs personnels et de triomphes d'autrui. Après cinquante ans, il souffrait encore dans sa vanité, et qui sait, peut-être dans sa chair...

Mais la plus sensible, la plus attentive des informatrices fut à coup sûr notre vieille amie, Amica de Sainte-Opportune, morte à 108 ans en 1939, et près de laquelle j'ai trouvé des ressources, des souvenirs et un accueil extraordinaire. Là peut-être, à ses côtés, ai-je éprouvé le sentiment de la survie... J'en avais arrangé toute une technique. J'arrivais seul, d'ordinaire vers 5 heures et demie, à la fin de l'hiver. Je permettais à son neveu

d'aller accomplir toutes ses petites besognes de hobereau et nous restions tous deux. La grosse difficulté était de l'empêcher d'allumer ses lampes. Mais si nous avions pu conserver le chien et le loup, alors il se produisait un phénomène presque effrayant. Cette femme qui avait dépassé cent ans, oubliait près de qui elle se trouvait, et j'arrivais à l'y aider. Je commençais, avec l'habileté des imparfaits, des passés définis. Je prenais quelqu'un qu'elle avait bien connu, qui déjà était mort depuis trente ou quarante ans, et j'interrogeais... Et puis, peu à peu, j'arrivais au présent de l'indicatif... Alors je gagnais. Alors il arrivait que Madame de Sainte-Opportune m'appelât Antoine, du nom de mon grand-père, et nous parlions des très vieux âges comme de contemporains, *au présent*.

*

C'est ainsi que j'ai vu combien cet homme de cinquante ans avait pu avoir de puissance même sur les esprits de vingt. Et elle me disait : “Il était beau ! D'une sorte de beauté épandue, générale. Son masque n'empêchait pas de le sentir beau, de le sentir assuré, de le sentir capable de prendre une femme contre lui, de la saisir dans ses mains toujours en attente de la caresser, de la bercer...” Et elle disait encore : “Il était d'une virilité presque sauvage, mais d'un luxe féminin”. Elle me citait ses boucles d'oreilles de saphir, ses robes d'intérieur en soieries de Lyon. Elle me rappelait ses bagues célèbres, dont l'une était une émeraude à poison et l'autre un diamant de sept carats. Et en même temps, un mâle qui se levait chaque jour à cinq heures du matin, et passait d'abord une barrière – qu'on a refaite pour la troisième fois ces temps derniers - une barrière de fou, plutôt un saut de barrage ; qui revenait, après

avoir lassé deux chevaux, se baigner hiver comme été dans son étang ; et qui tous les soirs allait dans le monde... Sauf quand il se voua à la grande pénitence.

J'ai d'ailleurs été entouré par des intuitions, par des phénomènes d'extra-connaissance, arrivés à moi de façon incroyable. Un jour, dans le train, j'ai entendu parler deux dames. Elles évoquèrent Nez-de-Cuir ; oui !... L'une était une parente de M. de La Sicotière, le grand écrivain royaliste d'Alençon. Et je l'ai entendue raconter, le tenant de sa mère, ce que je cite dans le livre, la première réception de Nez-de-Cuir à Alençon ; où il arriva avec son masque blanc, et où toutes les jeunes filles allèrent l'embrasser pour lui faire l'aumône de leur tendresse et de leur apitoiement. J'ai entendu cela d'inconnus. Je me suis nommé alors, et j'en ai su bien d'autres...

Il m'est arrivé cette coïncidence vraiment curieuse ; peut-être, après tout, une réminiscence. J'ai appelé Marchal, le docteur de Nonancourt, et vingt ans après, j'ai appris qu'un docteur Maréchal l'avait soigné.

Mais le plus étrange : je reçus un jour de mon ami Arnauld de Corbie une lettre urgente, en même temps que deux télégrammes d'inconnus, me disant : "Il y a un portrait de Nez-de-Cuir exposé rue de Beaune." Je répondis d'acheter.

En effet, c'était une manière de tableau historique représentant, en juillet 1827, la duchesse d'Angoulême au haras du Pin. On lui exhibait un étalon syrien. Dans le fond, l'oncle, avec son habit bleu, son petit masque d'alors, sa badine. J'ai eu cela. J'ai confié la grande croûte à Héron de Villefosse qui l'entreposa dans la

chambre forte du Petit Palais, pendant la bagarre finale. La chambre forte a reçu trois obus et mon navet sortit intact, toujours chanceux. Je l'avais disputé au duc de Nemours qui voulait avoir la duchesse d'Angoulême. Le Pin voulait avoir ses directeurs, et M. Boussac, m'a-t-on dit, l'étalon... Enfin c'est moi qui ai gagné. Je l'ai chez moi. Mais ailleurs demeure un autre portrait où, par un phénomène fluidique, le ruban de la croix de Saint-Louis encadré au-dessous, cache tous les vingt-cinq ans le visage de l'oncle. J'arrivai le jour où on le désencadrait pour le revoir.

Tout s'est arrangé pour que je sache des choses de lui. Même un jour où ma femme recevait, je vis arriver un chauffeur indigné qui me demanda une explication. Il avait trouvé le livre dans l'office… "Nez-de-Cuir est notre parent à tous…" Je lui ai dit : "Ne vous fâchez pas, c'est encore

plus le mien...” Là encore, j’ai beaucoup appris.

Par Nez-de-Cuir, je me connais les plus hautes parentés et les plus humbles. J’en suis encore à me demander celles que je préfère. Sans doute, les plus pauvres, car les plus hautes ne m’invitent guère et les plus modestes me réclament.

Je savais si peu de choses et j’en apprenais tant... Si bien que j’ai décidé, un jour, d’aller au fait, d’aller sur les lieux mêmes, et je suis parti. Le cœur battant, j’ai donc cherché la singulière demeure, en face de l’éperon d’Écouves, qui, tous les matins, comme un signal de force et de joie, luit sur le paysage ; l'éperon d’Écouves, où il allait si souvent prier, renouveler les vieux cultes inconscients, quand il montait à cheval dès potron-minet. Je ne suis pas encore entré dans le château ce jour-là, croyant

ne pas en avoir le droit.

Et puis j'ai trouvé la petite église, le petit cimetière où il est enterré. C'était un jour d'ouverture de la chasse. L'impression était extraordinaire. Pas une maison autour de l'église, pas une ferme, pas un cabaret. Seulement une fontaine, probablement druidique, qui a dû créer le miracle et la dévotion du lieu. On entendait, par-dessus soi, pétiller les coups de fusil. L'endroit était profond, comme caverneux. Le chemin qui y descendait était sans doute une de ces cavées celtiques dont on ignore le pourquoi, dont on ne sait à quoi elles répondent.

Nez-de-Cuir gisait là, dans l'ombre. J'ai véritablement entendu, après une longue présence, une manière de vol orageux, une sortie des ondes, impétueuses ou amollies, car la vibration se faisait tantôt sourde, tantôt

presque stridente... Je finissais par perdre pied... J'ai cru sentir autour de moi proliférer quelque chose qui comblait l'espace... Et, quand je suis parti, vers six heures du soir, dans un soleil bas coupé de grands nuages horizontaux et rouges, j'ai eu le sentiment qu'il s'était établi une liaison, quelque chose que je ne puis discerner, cerner, isoler, et qui reste néanmoins complètement attaché à une âme ; qu'il venait de se constituer un lien élastique, serré et cruel, un peu douloureux, dont nous dépendions, l'ombre et moi.

Peu à peu, j'ai encore plus approfondi, de telle sorte que ce livre fut un des plus importants de ma modeste carrière, ce livre d'apparent début, si je le refaisais, ne serait-il pas essentiellement différent ?

J'ai dit : "Tainchebraye eut recours à pitié"... Oui, il en a joué et il

la haïssait. La pitié a été pour lui un odieux appât, mais le plus actif. Chez la dévergondée, la curiosité fut certainement le premier mobile d'approche, la curiosité du don Juan. Qu'aurait donc de plus cet homme irrésistible ? Chez la femme pure, et infiniment plus sensible, c'est justement la pitié qui s'émut d'abord.

La pitié demanderait une étude très approfondie. Elle dépend de l'imagination ; l'imagination, la parente pauvre du monde moderne. On ne se rend pas compte que l'imagination est tout, qu'elle fait tout ; qu'elle peut remplacer l'intelligence, la sensibilité, la force intellectuelle. Nous l'appelons la folle du logis, et nous devrions la nommer la fée de la maison.

La pitié peut être séparée en deux mouvements ; le premier qui vous arrache de vous-même, une sortie

de soi. Et le second qui est l'intervention. Il est très difficile d'imaginer la pitié sans la volonté de venir en aide. D'où une manière de don pour la femme, en face d'un grand blessé triste. Le phénomène s'amorce presque dans le même mouvement que l'émotion initiale. Avec l'espoir, si elle est très pure, qu'elle saurait combler peut-être cet appétit dévorant que rien n'a pu satisfaire ; qu'elle saurait fixer l'homme d'amour.

La pitié agit parce qu'il est navré, parce qu'il doit horriblement souffrir. La femme voit à sa contenance qu'il est malheureux. Est-ce qu'elle ne se prodigue pas ? La voilà hors d'elle-même et l'intervention la fait se donner, se donner au moins moralement, essayer de parvenir à le réconforter, de l'aider à soulever le poids infernal de la déchéance.

Peu à peu, peu à peu,

d'abandon en abandon, il peut arriver que la plus haute, que la plus fière, perde le sens des limites intimes et s'oublie magnifiquement, abnégativement. C'est ainsi que nous voyons toujours passer autour des don Juan des figures si pures. C'est peut être aussi ce qui dans l'avenir lointain préservera le don Juan de la damnation. Trop d'âmes de qualité ont tourné autour de lui pour qu'il soit exclu. L'oncle sera sauvé.

L'oncle sera sauvé car l'oncle a tant souffert... Je l'ai entendu se plaindre plus d'une fois ; dire : "Non, tu n'aurais pas dû ; tu as dit des choses trop précises." J'ai répondu : "Je vous ai redonné la vie ; je vous ai ressuscité... Allons donc, si Hélène de Sparte, la plus belle des femmes, quand Ulysse la rencontra aux Enfers, si Hélène avait reçu cette proposition : épouser un marchand d'olives des Propylées pour revenir sur la terre,

comme elle eût accepté ! Eh bien, vous qui avez disparu prématurément, entraînant autour de votre ombre un tel intérêt, comment n'admettez-vous pas que j'aie bien fait, moi, de vous rendre au mouvement, de vous rendre aux salons, de vous rendre aux paysages ; de vous rendre surtout aux coeurs ?"

Mais il m'a dit encore : "J'ai été trahi par ton livre, et par tes mots dans leur laxité. Peut-être des mots mieux choisis et plus sévères eussent-ils moins dévié, moins entraîné ? D'autres expressions sont nées des tiennes qui m'ont traité indignement..."

Il m'a reproché encore : "Tu n'as pas le sens des reliques..." - J'ai protesté. Si j'ai tenté, je n'ai pas toujours réussi : "J'ai mis tant de choses à côté de vous pour qu'on parvînt à votre intimité, et respectueusement. Si j'ai été desservi, ce n'est pas ma faute : c'est la faute des

mœurs sales et des gens tarés."

Je lui ai montré que toute ma maison était quelque peu orientée sur son souvenir.

Je ne vous ai apporté ici que deux ou trois petites choses, mais avec une telle ferveur : voici sa montre, de Giteau, élève de Bréguet. Elle sonne... Je vais essayer de vous la faire sonner... Voici sa croix de Saint-Louis... Voici les chevaux qu'il sculptait dans le merisier, deux des derniers. C'est le modèle d'Agramant, le percheron de selle, gardant encore la tête et l'encolure espagnoles, avec la croupe normande. L'oncle avait commencé de travailler le bois à la Trappe, avec le malheureux frère lai.

Voici l'échiquier. Il avait été fait par mon arrière-grand-père, pendant l'émigration. Il le donna à son beau-frère. Après la mort de Nez-de-Cuir, ma grand-mère le redemanda.

L'étui porte cet admirable épigraphe que j'ai copiée dans le livre, tellement musicale :

Fait à Eybling et à Rosenheim,
Sur l'Inn, pays de Salzbourg,
en 1800.

Il m'a semblé que ces vestiges près desquels fut écrit le roman devaient vous être présentés. Ils ne le seront qu'à vous, ne l'oubliez pas.

Peut-être, ce soir, au cinéma, verrez-vous Nez-de-Cuir... La réaction du film a été fort singulière. Pour ma part, j'y ai pleuré comme un sot, ou comme un vivant. Mais j'ai senti que l'élégance de la salle, sa composition un peu trop savante, nuisaient à la sensibilité, en rejetant l'intérêt sur la technique pure. Je crois que vous pouvez l'apprécier autrement.

Je crois que l'histoire humaine dont il est l'expression comporte un enseignement magnifique,

grâce à ses artistes plus que par ses paroles et son scénario, et son pauvre dialogue. Que l'acteur principal ne soit pas apprécié dans sa puissance et sa noblesse native, je ne puis l'admettre. Françoise Christophe est pure, aristocrate et simple, et l'homme qui sait, l'homme qui meurt, avec aux mains les cheveux blonds de celle qu'il aime, est un très grand comédien.

Il me semble impossible que le personnage que j'ai nommé Roger de Tainchebraye et qui les anime tous, ne vous prenne le coeur. N'est-ce pas la consécration, par tant de grandes images ?...

Je m'adresse à Nez-de-Cuir, une dernière fois : "Ne me pardonnez-vous pas pour la gloire que vous y trouverez ?"

J'ai l'espoir vif, sincère, que beaucoup d'entre vous vont répondre oui...

Résonnances

Si l'on considérait les personnages de nos romans comme des fantômes personnels à nous attachés, on prendrait un assez juste sentiment du conteur. Bien sûr, il est possible de nous en écarter par un sursaut d'énergie, mais si vraiment nous-sommes destinés, il est difficile de s'en arracher longtemps ; il est impossible de les reléguer. Ils nous ressaisissent à la moindre indolence, interviennent dans toutes nos solitudes, menant autour de notre immobilité diurne, surtout nocturne, une ronde transparente d'ombres qui s'épaississent : foule diaphane puis translucide, sanguine, charnelle, puis enfin musculeuse et matérialisée. Pendant la gestation du livre, évidemment ; mais plus encore, plus fortement après ; car alors ils ont

valeur de vivants, ayant repris une vie multiple en nous et au dehors de nous, s'accroissant toujours, de plus en plus répandue ; à laquelle s'ajoute le prestige d'une existence métaphysique, de symboles, d'âmes reparues.

D'autant mieux que le vrai conteur ne travaille guère que sur le réel. Il n'invente pas ; il ressuscite et recompose. Le romancier peut créer, le conteur recrée. Leur action est opposée. Le romancier nourrit ses personnages, le conteur est nourri par ses héros. Il leur conserve donc une manière de gratitude et leur reconnait des droits. Des droits sur l'auteur. Ce sera dans une inquiétude nerveusement filiale que l'auteur suivra les conquêtes du héros et son double-jeu d'ombre active. Le héros vivra dans des esprits nouveaux qu'il annexe : voilà sa conquête. Mais, à son tour, le héros, en appartenant à des imaginations nouvelles, se voit asservi. S'il ploie

des âmes à son âme, il est lui-même modifié, altéré par ces esprits qui jugent et comprennent selon leur norme, leur tempérament. Et l'auteur se soucie des réactions du fantôme impérieux et chagrin. Le fantôme souffre, il connaît la médisance ; tout le moleste. Ce n'est plus un masque qu'il s'impose, mais un travesti dont on le couvre. Chacun le voit à sa guise : myopie, astigmatisme, daltonisme, tous les défauts de la vue. Il souffrira de haines de caste, s'il bénéficie rarement des opinions politiques. Les âmes religieuses l'anathémiseront plus qu'elles ne prieront pour lui. Les ascètes le mépriseront ; les luxurieux l'entraîneront dans leurs bamboulas obscènes, et les gros gars l'abrutiront. Il ne se retrouve que chez les jeunes filles qui le chériront et le purifieront.

Nez-de-Cuir se plaint. Nous lui répondons :

- Mais notre Oncle, vous galopez, vous respirez et vous aimez. Vous montez à

cheval et vous étreignez, vainqueur ; vous vivez, vous vivrez, maintenant, sans avoir à payer la rançon funèbre de la vie, cette mort qui permet à tout rejeton de maudire son père… Imaginez, quand Ulysse fut assailli par les Ombres, s'il avait proposé à Hélène de Sparte de revivre en épousant le plus grossier des vendeurs d'olives, comme la fille de Léda aurait vite consenti ! Et vous voilà ressuscité. Nous vous avons sorti de cette tombe perdue, déserte, silencieuse… Avez-vous jamais été plus beau que dans votre vêtement scintillant et blanc, sous votre masque de velours clair ? Plus prestigieux qu'en arrivant à La Bare sur votre hippogriffe d'écaille et d'argent. Et, notre oncle, fûtes-vous jamais *plus aimé, mieux aimé ?* Qu'était votre règne provincial à côté de cette audience que nous vous avons conférée ?

Mais il est aigri. Il devient injuste :

- Que de trahisons, dit-il, même chez les meilleurs. Le ravissant Sylvain Sauvage m'a doué d'une élégance que sans doute je ne réalisai jamais dans sa morbidesse, mais je m'attriste qu'il m'ait rendu plus dameret qu'athlétique: où sont mes épaules et mes poumons de forge, mes cuisses qui étouffaient l'étalon ? Et pourquoi m'a-t-il donné un pantalon blanc à trois jours de la mort de ma mère. Et mes chevaux, qu'a-t-il fait à mes chevaux ? Seuls Brenet est parvenu à retrouver mes montures ; avec lui, *Lord Stream* et *l'Arrogant* ont repris leurs beaux et fermes aplombs, leur sculpture de finesse et de force, et cet épiderme de satin qu'une caresse faisait flamber du chanfrein à la croupe. Et Zarach, mon enfant, dont *Le Centaure de Dieu* est, dis-tu, parmi les plus sensibles livres illustrés qu'on t'ait consacrés, ce Zarach m'a donné, pour venir chez toi le plus déshonorant des calots, une toque de bougnat, un turban fourré de

marchand de marrons. Pour toi une toque de chasse était la bombe de velours noir au noeud de soie ; pour lui, un mortier d'Auverpin ! L'aimable Nantaise qui m'a représenté pour les Pharmaciens Bibliophiles, l'a-t-elle ainsi voulu pour encourager le débit de la cantharide ou les dragées d'Hercule? J'y suis un bouc lâché. Et que penser de M.P., lequel fit de moi un luron rondouillard, un coq de village gonflant de l'aile et grattant de la patte? Tu ne pouvais donc pas interdire ces effigies et te contenter de la gouache de Tainchebraye, au-dessus de ma croix de Saint Louis ? Ou de la grande peinture que tu arrachas de haute lutte au duc de Nemours et qui fit vainement bombardée par les Allemands ?

*

Cette fois, il dépasse les bornes, il tempête. Et à ses reproches se joignent un nombre singulier de ses

amis. Pas de semaines où ne parviennent des lettres mécontentes menaçantes, presque injurieuses. Pourquoi avoir autorisé que le film s'emparât d'une figure pareille, dont la hauteur et la réserve, tout au moins, avaient droit au respect.

A la fin, moi aussi, j'ai pris feu :

- Assez ! Mon oncle, l'écran sera votre consécration, définitive, et même, par un retour de flamme votre réhabilitation complète. Vous n'étiez qu'un hobereau valeureux au fond des combes normandes et vous deviendrez comme le prototype du gentilhomme français héroïque, ardent rieur et tendre. D'un seul coup, vous ferez comprendre à toutes ces petites gens que vous avez aimés, protégés et devant qui l'on nous dénigre dès qu'ils peuvent écouter, ce qu'était un Français de qualité, la fleur de toute une race de grandeur et de sacrifice. C'est multiplier presque à l'infini vos

exploits de guerre et d'amour, vous introduire dans des coeurs surpris, vous conquérir l'homme de la rue, le commis, la dactylo.

- Mais, neveu, ce n'est pas moi qu'ils connaîtront mais bien un lourd mâle rageur et brutal. J'ai aimé, mais je n'ai jamais avili celles que j'aimais. J'ai beaucoup pris, mais j'ai tant donné ! Il fallait toi-même faire mon histoire et ne pas me laisser abîmer encore.

- Impossible, bel oncle, cela appartenait aux "techniciens", caste fermée, dont la plupart ont leur certificat d'études, vous savez, et qui nous méprisent immensément. J'ai fait ce que j'ai pu sans réussir à les amadouer, et ce que j'en ai avalé, moi aussi, de couleuvres. Mais ne vous inquiétez pas, l'œuvre qu'on vous a consacrée est magnifique, restera des films des plus étudiés, des plus réalisés depuis la Libération. L'effort qu'on a fait pour vous accède à votre qualité. Les artistes qu'on vous dédia ont

suppléé. Jusqu'au décorateur, jusqu'au costumier, le choix a été tel que si, dans un tel ensemble on ne parla pas toujours comme vous l'eussiez fait, on y vit comme vous y viviez, on s'y habille comme vous saviez vous vêtir, on y rêve dans les paysages que vous chérissiez.

Alors, dans la curiosité qui en naîtra, on voudra vous mieux connaître et l'on verra, en effet que vous étiez aussi tendre qu'ardent, moins insolent qu'attentif. On saura que derrière le don Juan vivait un chrétien désolé attendant l'expiation, et, près du roué bavard, un bienfaiteur silencieux. [Je vous attends le 5 mars, au Marignan où votre fantôme devra animer ses images. Je vous somme de venir.]

La Varende

« *Nez-de-Cuir,* les auteurs et leurs livres »
(dernière partie), *Les annales - Conferencia*, août 1952

« Résonnances »
manuscrit dactylographié inédit

Cette édition a été réalisée par
PRESENCE DE LA VARENDE

Achevé d'imprimer le 11 mai 2019.

AZ Com' Impression
4 ter, avenue de la Forêt Normande
Argentan (Orne)